

L'Idéal

Montaldo aimait à passer le mois de septembre à Paris à cause de la ville un peu déserte. Riche, désœuvré, un peu misanthrope, il s'y livrait à un dilettantisme d'une sorte très particulière : la flânerie qu'il s'était mis à pratiquer comme un art, un art très subtil, prétendait-il, complexe et amer, qui avait aussi ses délices, ses affres, ses trouvailles. Quel émoi que de diagnostiquer les passants, la mer des passants, la forêt des passants, qui seuls pouvaient consoler de ne pas vivre près de la vraie mer, près de la vraie forêt et, rendaient les grandes cités habitables. Donc, en ses sagaces promenades, il prenait plaisir à conjecturer l'inconnu sur les visages, à sonder l'eau des yeux, à ausculter les âmes. Il y a bien des drames intérieurs, des mystères d'existence, des pensées qui jamais ne se formuleront, où sournement s'insinue le crépuscule. Car la fin du jour est propice à ces menues enquêtes mentales, comme aussi la fin de l'été.

Il faut en effet, pour celles-ci, des passants raréfiés, un ordre dans le tumulte, une dose de silence relatif, assez pour isoler l'imprévu des sensations et des rencontres. Aussi Montaldo avait pris l'habitude de sortir quotidiennement, vers le déclin de l'après-midi, en ce septembre de villégiature unanime où Paris lui était plus cher. Il déambulait le long des quais, à travers des avenues, dans les Champs-Élysées qui n'étaient plus assourdis de trop de voitures, encombrés de trop de nourrices aux emphatiques rubans. Plus rien que des nobles allées contournées, des parterres de fleurs déjà maquillées d'automne, de grands arbres qui tournaient aux laines multicolores des tapisseries. Et une solitude suffisante: un peu d'enfants, quelques vieillards sur des bancs, des personnes songeuses et qui semblaient veuves, tout ce qui s'isole en ces abris de nature que Paris offre ça et là aux âmes blessées, à qui le bruit fait mal.

Montaldo flânait au hasard.

Tout à coup, il aperçut, marchant dans le même sens, une femme qu'il n'aurait pas remarquée peut-être sans un détail qui brusquement attira son attention sur elle. Mais n'est-ce pas toujours à cause d'un détail, à cause d'une nuance ou d'un signe, d'une intonation de voix, voire d'une déformation, qu'on distingue, et même qu'on aime une femme ? Ce détail auquel il fut sensible ici, c'est la chevelure de cette inconnue, qui lui apparut vraiment extraordinaire ; rousse, mais d'un roux unique, inédit, invraisemblable jusqu'au miracle, un roux comme fait de tous les roux les plus héroïques : poil de lion, acajou des forêts, cuivre du plat où saigne dans les siècles la tête de saint Jean-Baptiste. Auprès de ce roux-là, pâles étaient les chevelures *souvenues* des Primitifs ; toisons des Èves de Van Eyck ou des Vénus du Titien, qui ondulent en frissons clames. Et plus vains encore les quotidiens cheveux roux des passantes, rougis au henné. Et comme elle se nouait à ses tempes, lourde, immense, en écheveau tumultueux, en serpent charmé !

Montaldo n'avait d'abord que considéré, tout ébloui, cette prestigieuse chevelure. Quand sa curiosité dériva vers la femme, quelle pénible impression de la trouver vêtue si misérablement. Cette chevelure comme une torche royale ! Et en-dessous, un délabrement, une toilette triste comme un tombeau sans nom. Sa robe d'étoffe sombre était fanée, verdie. C'était la misère du pauvre honteux, la plus navrante, la plus inguérissable ; cette misère qui lutte avec l'aiguille, point à point, triomphe dans les lés, accule l'usure vers les plis, les

coutures. Des bottines misérables aussi, défoncées, allant et venant dans la jupe, jusqu'au bord seulement, ayant peur de se laisser entrevoir, promptes à se cacher sous cette cloche. Mais le plus mélancolique, c'était son chapeau, par dessus la triomphante toison : un chapeau tout petit, noir, avec quelques roses décolorées, l'air d'un vieux nid qu'un oiseau sentimental aurait faufile d'un peu de fleurs dans les saisons anciennes et sur lequel, depuis, il avait longtemps plu.

Pourtant, il fallait détailler, analyser, pour arriver à ces constatations de misère définitive. Dans l'ensemble, grâce à d'ingénieux rafistolages, à une menue patience indomptable, qu'on devinait, elle conservait encore une apparence de respectabilité, une allure bourgeoise, surtout qu'une subtile distinction l'ennoblissait, transfigurait sa toilette en ruine. Du reste, elle portait même des gants, rafraîchis par combien d'hebdomadaires benzines.

Mantaldo tout de suite s'intéressa vivement. Sa flânerie aujourd'hui se pimentait d'un mystère noble. Le problème paraissait compliqué. Il la suivait déjà, nouant les fils, rejointoyant les indices, pour reconstituer le roman de cette vie. C'était peut-être une jeune fille déchue, une orpheline se raidissant contre les coups du sort, le déclassement imprévu. Il imaginait un deuil, un célibat sans issue... Elle était jeune encore, vingt-cinq ans environ, et d'un charme que ses splendides cheveux et sa mélancolie n'étaient pas seuls à composer. Elle offrait ce teint unique des rouses qui est moins de la chair que de la moelle de roseau, un miel frais. À fleur de la peau si fine, la géographie des veines, un réseau bleu qui se noue. Elle regardait droit devant elle, au loin, si loin par delà l'espace, par delà la vie, eût-on dit.

Attirante ainsi, elle était donc restée honnête, puisqu'elle était pauvre. Et quel mérite étant si pauvre ! On devinait aussi qu'elle avait cherché du travail, mais seulement – ce qui est de droit naturel – dans le *sens de ses aptitudes*. Evidemment, elle n'avait trouvé nul emploi d'elle-même, pas seulement de quoi vivre mieux, s'habiller avec autre chose que les défroques des années mortes...

Et maintenant elle allait sans but, désemparée, à la dérive, parmi ce soir de septembre qui mourait dans ses yeux spacieux.

Montaldo n'avait pas cessé de la suivre, aimanté à la piste... C'était chaque fois, pour lui, la petite angoisse du chasseur qui file un gibier ; lui aussi n'avait pas d'autre but que d'atteindre une vie, de tuer le mystère. Sa poursuite était désintéressée. Il prenait en pitié les libertins, les Don Juan médiocres qui peuvent avoir cette pensée d'aborder une femme rencontrée et qui plaît. Lui ne l'abordait jamais, il la suivait seulement, pour qu'elle restât son rêve, son désir marchant devant lui.

Ainsi la flânerie demeurait pour lui un plaisir sans danger. Au lieu de vivre la vie des autres, il préférait le plaisir calme de l'imaginer. Il était seulement un constructeur d'hypothèses. Il avait l'attirance de l'énigme. Il faisait de la psychologie avec des indices, comme on reconstituait l'histoire avec des médailles trouvées en terre.

Aussi s'étudiait-il dans ses platoniques poursuites à être discret le plus possible. Pourtant si peu pressant et à distance, la femme aux cheveux roux l'avait vite remarqué. Toute femme honnête qui est suivie, s'en aperçoit instantanément ; c'est une impression de froid, comme si elle entrait dans l'ombre d'une tour. Celle-ci eut un effarement, le regard des chiens doux à qui on veut faire du mal.

Mais Montaldo, qui ne savait pas devoir lui être importun, coutumier d'imaginer sa flânerie par ces brefs romans, ces enquêtes, ces monographies de passants, continua à marcher derrière elle, un peu plus à distance seulement. D'ailleurs, dès qu'on s'est mis à accompagner une femme, on s'obstine machinalement, peut-être un fluide, une sorte d'hypnotisme. Il faut un grand effort, même quand on n'a nulle intention galante, pour s'arrêter, renoncer, bifurquer. Et après, on éprouve comme la perte d'un grand bonheur possible.

Montaldo suivit longtemps ainsi cette femme étrange, à travers les boulevards plus tumultueux où elle s'était engagée, les rues marchandes au bout desquelles elle lui apparaissait, intermittente, au loin ; tantôt perdue dans l'ombre du soir imminent, tantôt éclairée soudaine et précise sous le coup de la lumière des magasins dont le gaz s'allumait. Parfois elle avait l'air de rebrousser chemin, de venir au devant de lui maintenant, mais c'était un jeu de glaces aux devantures où elle se reflétait.

Enfin elle obliqua, s'engagea dans une rue moins fréquentée. Montaldo hâta le pas, craignant de la perdre dans ce quartier s'enchevêtrant. Or, elle s'était arrêtée là et parut très contrariée en l'y voyant à son tour. Elle attendait au bord du trottoir, faisant quelques pas de long en large. Tiens ! Est-ce qu'il s'était trompé ? Avait-elle un rendez-vous dans cette rue ? Elle n'était donc pas toute vertueuse ? On aurait dit qu'elle attendait quelqu'un. Un vrai amour, tout désintéressé, puisqu'elle était si pauvre ! Il souriait d'un sourire un peu sceptique, prêt à détruire en lui ce portrait trop vite ébauché d'une héroïne chaste, pauvre et fière. Il s'en voulait d'avoir été dupe d'imaginaires sentimentales. Les pires soupçons lui vinrent. Il alla à l'extrême, ne croyant plus qu'au plus vil et au plus bas. Tout à coup, il la vit, semblait-il, se décider, traverser la rue et, de l'air dont on se jette à l'eau, pénétrer dans un magasin qui était en face et à la vitrine duquel il lut, en lettres d'or : « Marchand de cheveux » !

La curiosité de Montaldo grandit. Le cas, qui paraissait simple, se compliquait. L'inconnue n'était donc pas si pauvre, puisqu'elle allait faire un achat. Lequel ? Est-ce un flacon d'essence dont on voyait, sous le verre, les échantillons variés ? De quoi donner un peu de parfum, l'illusion du luxe à celui qu'elle attendait ? L'amour a de ces délicatesses de génie. Ou bien avait-elle encore oublié de se munir d'un peigne – Oui ! elle en achetait un en ce moment -, le petit peigne indispensable au rendez-vous pour faire rentrer dans l'ordre une chevelure trop épaisse et redevenue sauvage dans l'amour ? Ainsi son diagnostic hésitait. Quelques moments après, il la vit sortir. Elle, en l'apercevant toujours là, dans la rue, obstiné après elle, le regarda, mais d'un air si navré, cette fois, si bouleversé, et en même temps si suppliant. Une intuition s'établit entre eux. Il comprit qu'elle venait d'avoir un nouveau mécompte, d'apprendre quelque malheur, de toucher la fin d'un grand espoir, et que, par conséquent, ç'aurait été inutile davantage, et cruel désormais de la suivre. Donc elle s'éloigna seule et disparut dans une rue voisine, la taille tout à coup fléchie ; et elle lui aurait paru maintenant plus pauvre, sans sa chevelure qui continuait, au loin, à flamboyer comme un blason sur un catafalque.

Tentation du mystère ! Qui s'arrêtera au bord du secret ? Montaldo voulut savoir à tout prix. Et puisqu'il lui était impossible de la poursuivre, elle, et de demander quelque chose à son chagrin sans paroles, il imagina d'investiguer du côté du coiffeur dont elle venait de quitter le magasin. Le moyen était facile : acheter quelque objet de toilette et trouver une transition pour parler d'elle. La transition, l'étalage lui-même la lui offrit. Il y avait là des cheveux à profusion qui expliquaient l'enseigne et la spécialité de la maison. Des inscriptions pompeuses sur de petits cartouches de papier doré : « nattes de premier choix », « postiches

en tous genres », « frisures », « perruques invisibles perfectionnées ». Dans les vitrines s'alignaient des chevelures de toutes couleurs et de tous les aspects : des écheveaux, des tresses, des gerbes, des boucles, tantôt comme de chanvre, frustes et dures, puis de vraies toisons vivantes, des crinières souples, de riches fourrures.

Il complimenta le marchand sur son choix abondant, sur telle natte d'une teinte délicieuse, d'un blond sans alliage.

Puis, il hasarda :

- La dame qui vient de sortir d'ici avait aussi une bien belle nuance de cheveux.
- Vous la connaissez ? demanda le marchand.
- Non.
- Moi non plus. Figurez-vous qu'elle est précisément venue m'offrir ses cheveux.

Montaldo eut un petit frisson. Quelque chose avait bougé dans le taillis du mystère. Une piste s'indiquait, pathétique. Au bout de l'ombre naissait une lueur livide. Il répéta, un peu ahuri du fait imprévu :

- Vous offrir ses cheveux ?
- Parfaitement. Elle m'a demandé que je les lui achète. Je suis marchand de cheveux, n'est-ce pas !

Alors le coiffeur devint prolix ; il raconta qu'il lui arrivait parfois d'en acheter ainsi à des passantes, quand elles les ont fins, soignés. Mais c'était rare. Il avait ses fournisseurs qui vont dans les campagnes, en Savoie, en Bretagne. Là, on fait la chasse aux chevelures. Pour peu de choses, une femme s'y laisse raser la tête. Il n'est pas nécessaire d'offrir de l'argent. Naguère un de ses amis partit avec des fanfreluches, des brinborions de toilette, surtout avec une cargaison de parapluies achetés en solde. Il obtint en échange d'admirables chevelures. Dans tel village, toutes les femmes, après son départ, furent sans cheveux, mais elles avaient chacune un parapluie de soie neuf.

Le marchand parlait, gesticulait, bavard et hilare, avec un fort accent du Midi, une gousse d'ail dans le mets.

Montaldo était vivement intéressé. Il songea à cette moisson bizarre de village en village. Tous ces pauvres crânes devenus et hérissés, tels des champs d'éteules. Il se représentait les ciseaux ayant le froid des faux, et comment on aurait pu faire avec toutes ces toisons fauchées, toute une meule de cheveux ...

Cependant, il ne perdit pas de vue l'objet plus précis de sa visite, son enquête obstinée sur l'inconnue, soudain captivante qui l'avait mené là.

Il insista :

- Mais cette dame aux incomparables cheveux roux qui sort de chez vous ?
- Eh bien ! elle est sans ressources et elle a songé à sacrifier ses cheveux. Le cas est fréquent. C'est toujours un peu d'argent quand on est sans place et sur le pavé. Certes, il est louable qu'elle ait songé à ce moyen honnête, quand les autres sont si faciles pour une femme. Surtout qu'elle n'est pas laide. Et ses cheveux, comme vous dites, sont incomparables.

- Alors, vous les lui avez achetés, et un bon prix ?
- Pas du tout. C'est précisément parce qu'ils sont incomparables que j'ai dû refuser. J'aurai bien voulu l'aider, la pauvre femme. Mais que voulez-vous Je tiens des cheveux que l'article courant. S'ils eussent été châains, l'affaire était possible, ou noirs ou blonds, même rouges, mais d'un rouge fréquent et commun. Il ne faut point des cheveux de nuance rare, des postiches qu'on puisse facilement assortir aux cheveux des clientes. Or, ceux de cette dame sont uniques. Je n'en ai jamais vu de pareils. Ils sont beaux à coup sûr, mais trop beaux. Tenez ! Voulez-vous la vérité ? Ils sont d'un *placement impossible*.

Montaldo en s'en retournant, demeura hanté par ce discours juste et pratique, hanté aussi par cette apparition qui n'avait pas surgi sans but dans sa flânerie. Il ne croyait pas au hasard. Rien n'est fortuit. Les passants sont employés pour un but qu'ils ignorent...Et chaque visage n'est que le masque humain d'une vérité éternelle qui chemine ; Montaldo avait compris le symbole ; et il appela désormais, en lui-même, l'inconnue à la sublime chevelure du vrai nom qu'elle a pour le Destin qui s'en sert : la dame de l'originalité. C'était elle, vraiment, qu'il avait vue passer et suivie un long moment... Oui, elle était la Muse des génies, des annonceurs, des fondateurs d'écoles, de sociétés, de religions ; la Muse des novateurs, la Muse enfin de tous les apporteurs de neuf, de tous ceux dont le grand malheur terrestre résulte de n'être pas pareils aux autres.

Muse repoussée et inemployée, Muse éternellement pauvre, parce que ses nobles pensées, couleurs des uniques cheveux roux, sont aussi d'une nuance trop rare, ne peuvent être assorties aux idées ordinaires et, comme disait autrement le marchand, sont en définitive, « des pensées d'un placement impossible ».

Georges Rodenbach